

LA VIE EST UNE CHOSE MINUSCULE

ET AUTRES NOUVELLES

© Libella, Paris, 2016.
ISBN : 978-2-283-02956-5

LA VIE EST UNE CHOSE MINUSCULE

ET AUTRES NOUVELLES

PRIX DU JEUNE ÉCRIVAIN 2016

Préface de Bernard Quiriny

La vie est une chose minuscule
 Punk à chien
Un ours, et d'autres évidences
 Vieille fille
 Le Jour des W
 L'Amer
 À tes souhaits
 Métronome
Le Village dans l'ombre
 Les Semelles rouges
 La Porte en fer
 Une si longue route
Vous reprendrez bien quelques paillettes
 Jusqu'à ce que la mort nous sépare

BUCHET • CHASTEL

DÉJÀ PARUS

- Sang indien et autres nouvelles.* Préface de Roger Vrigny. Prix du Jeune Écrivain 1989, La Découverte-Le Monde.
- Villes d'exil et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 1990, Le Monde Éditions.
- Edna Marvey et autres nouvelles.* Préface d'Odette Joyeux. Prix du Jeune Écrivain 1991, Le Monde Éditions.
- La Pluie au crépuscule et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 1992, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1993.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1994.* Préface de Jean-Marie Laclavetine, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1995.* Préface de Noëlle Châtelet, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1996.* Préface de Daniel Pennac, Le Monde Éditions.
- Prix du Jeune Écrivain 1997.* Préface de Michèle Gazier, Le Monde Éditions.
- Ciel de lit et autres nouvelles.* Préface d'Eduardo Manet. Prix du Jeune Écrivain 1998, Le Mercure de France.
- La descente des oies sauvages sur le sable et autres nouvelles.* Préface d'Henri Lopes. Prix du Jeune Écrivain 1999, Le Mercure de France.
- ROM et autres nouvelles.* Préface de François Salvaing. Prix du Jeune Écrivain 2000, Le Mercure de France.
- Carrefour des fuites et autres nouvelles.* Préface de Georges-Olivier Châteaureynaud. Prix du Jeune Écrivain 2001, Le Mercure de France.
- Cargo – Maria aparecida et autres nouvelles.* Préface de Claude Pujade-Renaud. Prix du Jeune Écrivain 2002, Le Mercure de France.
- Dès la première seconde de solitude et autres nouvelles.* Préface d'Alain Absire. Prix du Jeune Écrivain 2003, Le Mercure de France.
- Merveille il a trop plu et autres nouvelles.* Préface de Dominique Mainard. Prix du Jeune Écrivain 2004, Le Mercure de France.
- Demain sans lendemain et autres nouvelles.* Préface de Paul Fournel. Prix du Jeune Écrivain 2005, Le Mercure de France.
- Ne rien faire et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 2007, Buchet/Chastel.
- Dans le lit du Rhône et autres nouvelles.* Préface d'Alain Mabanckou. Prix du Jeune Écrivain 2008, Buchet/Chastel.
- Il déserte et autres nouvelles,* Préface de Philippe Ségur. Prix du Jeune Écrivain 2009, Buchet/Chastel.
- L'Enfant sur la falaise et autres nouvelles.* Préface de Carole Martínez. Prix du Jeune Écrivain 2010, Buchet/Chastel.
- L'Idiot du village et autres nouvelles.* Préface de Christiane Baroche. Prix du Jeune Écrivain 2011, Buchet/Chastel.
- Histoires en creux.* Préface de Sylvie Germain. Prix du Jeune Écrivain 2012, Buchet/Chastel.
- Icare et autres nouvelles.* Préface de Dominique Fabre. Prix du Jeune Écrivain 2013, Buchet/Chastel.
- Sonnettes ou vérité? et autres nouvelles.* Préface d'Ingrid Astier, postface de Françoise Gillard. Prix du Jeune Écrivain 2014, Buchet/Chastel.
- Et couvertes de satin et autres nouvelles.* Préface de Mercedes Deambrosis. Prix du Jeune Écrivain 2015, Buchet/Chastel.

Préface

On me demande d'écrire une préface pour le recueil du prix du Jeune Écrivain. Je m'interroge : est-ce à dire que je ne suis plus, moi, un jeune écrivain ? Apparemment non ; sans quoi je serais auteur dans le recueil, pas préfacier¹.

Ce n'est pas une surprise. Je me doutais bien qu'il ne m'était plus possible de m'afficher sérieusement, à trente-sept ans, comme « jeune écrivain ». J'en prends mon parti ; je n'ai pas le fétichisme de la jeunesse.

Tout le monde n'est pas si philosophe. De nombreux auteurs de mon âge croient encore incarner la relève. Leur demander d'écrire cette préface aurait été pour eux un affront terrible. Ils se seraient récriés, protestant qu'ils sont aussi frais d'esprit que leurs jeunes confrères publiés ici. Simultanément, ils auraient maudit ces derniers de leur voler la place, avec le même mélange de rancœur et d'envie

1. Au fait, a-t-on jamais songé à fonder une filiale du PJE pour les préfaciers : le PJP ?

qu'une maîtresse éconduite quand elle aperçoit la jeune fille qui la remplace au lit d'un amant.

*À la limite, on pourrait imaginer que le recueil du PJE soit attendu chaque année par les écrivains trentenaires à la façon d'une liste de concurrents à éliminer – un peu comme dans *Le Couperet*, le roman de Donald Westlake.*

Mettez-vous à leur place. Tous les ans, vous achèteriez le recueil du PJE avec angoisse, pour découvrir quels nouveaux talents vous menacent. Ayant noté leurs noms dans un carnet, vous enclencheriez la surveillance. Le premier qui publierait un roman, vous lui tireriez dessus, au figuré – menaces, activation de réseaux hostiles, dénigrement dans la presse, etc. –, et peut-être au propre.

Je divague, bien sûr. Mais quand même. Il faudrait rechercher, dans les listes d'anciens lauréats, s'il n'y a pas eu des décès inexplicables. De jeunes écrivains bourrés de talent, disparus mystérieusement de la scène au lieu d'y éclater comme on s'y attendait. On s'émerveille toujours que tant d'écrivains confirmés aient été lauréats – Antoine Bello, Ingrid Astier, Marie Darrieussecq, Jocelyn Bonne-rave, Jean-Baptiste Del Amo, etc. On devrait s'inquiéter aussi que tant de lauréats ne soient pas devenus écrivains confirmés, et se demander pourquoi.

*

Si donc il y a, parmi les acheteurs de ce livre, des écrivains plus âgés en quête de jeunes talents à éliminer, j'ai le regret d'annoncer qu'ils ont du pain sur la planche. Du talent, en effet, les lauréats de ce millésime, venus comme toujours des quatre coins du monde, n'en manquent pas. Certains, déjà, tiennent leur voix; dans quelques années, on comparera leurs livres aux textes que vous allez lire, et on trouvera que cela se ressemble. Tout, chez eux, est en place. D'autres se cherchent encore; ils ont des modèles mais sont sur le point de dépasser le stade imitatif, phase inévitable dans une carrière; le talent chez eux est manifeste, la personnalité s'affirme. Ils ne sont pas moins dangereux, eux aussi peuvent se hisser au sommet.

Cela fait du monde à chasser, pour les aînés jaloux!

Aussi bien, ces derniers feraient mieux de renoncer à leur projet criminel. À leur place, je baisserais les bras; la tâche est trop vaste; surtout, le problème éthique est insurmontable.

Qui sait en effet si, parmi les lauréats d'aujourd'hui, ne figure pas le grand écrivain de demain, le Victor Hugo, le Balzac, le Flaubert du siècle à venir? (De fait, pour certains d'entre eux, j'ai un doute. Je ne dirai pas lesquels, afin de n'avoir pas l'air ridicule en cas de faux pronostic, et de ne pas leur mettre trop de pression.) Du reste, point n'est besoin de devenir grand écrivain pour peser dans l'histoire; les beaux auteurs mineurs, chéris par une poignée de lecteurs amoureux, comptent aussi

– étant noté, comme dit Henri Raczymow, que mineurs ici « ne désigne pas un moindre échelon dans je ne sais quelle hiérarchie, mais quasi un genre, un genre qui est mon genre ».

Donc, sans doute, il y a dans les plumes ici réunies des écrivains qui demain compteront. Qui oserait prendre la responsabilité de priver d'eux les générations futures ?

Bref, écrivains trentenaires comme moi, inquiets de voir débarquer ces jeunes concurrents, ne craignez pas qu'ils vous volent la vedette. Réjouissez-vous plutôt des beaux livres qu'ils écriront. Si ça se trouve, dans cinq ans, dix ans, vous serez leurs premiers admirateurs. Même, vous trouverez chez eux des idées qui vous relanceront, des formes qui vous inspireront ; leur œuvre, au lieu d'éclipser la vôtre, la fortifiera en retour. Vous avez donc tout à perdre à vous débarrasser d'eux maintenant. Encouragez-les plutôt à persévérer, comme moi dans cette préface ! Et si demain nous les voyons triompher, si leurs romans s'arrachent et que des prix les couronnent, si des lecteurs innombrables les admirent et que notre littérature grâce à eux scintille davantage, alors nous pourrons dire en secret que, tout compte fait, c'est un peu grâce à nous.

Bernard Quiriny

LA VIE EST UNE CHOSE
MINUSCULE

Alex Noël

Ce matin-là, moi, Simone Brown, femme parmi les femmes, j'étais déjà éveillée quand j'entendis le bruit d'une corneille s'écrasant contre la fenêtre de ma chambre. La mauvaise herbe avait poussé devant la maison de feu mon mari. La chaleur du thé sur mes doigts. Et la clôture verte qui serait à repeindre.

Voilà ce camion qui remontait l'allée en s'annonçant par ses longs nuages de poussière grise. Quitter la maison, ne surtout pas voir ce que ces hommes viendraient y faire.

Le soleil s'était levé à six heures. Comme un appel, le fleuve.

Mes cheveux gris défaits, je déposai ma vieille robe de chambre sur mon dos et, pour la dernière fois, je quittai ma maison pour descendre la rue menant au

fleuve avec une enveloppe et cette vieille boîte à biscuits en main, qui depuis toujours reposait dans une armoire. Dans la simple attente de cette lettre.

Je sillonnai les berges alors que les derniers habitants du village, une poignée de têtes blanches en voie d'extinction, dormaient d'un sommeil trouble, en attente de leur mort silencieuse.

Le soleil qui s'étiolait en éclats roses sur l'eau. La texture du sable coincé entre mes orteils. Les rides de la plage. Et cette fois-là, personne pour m'espionner derrière les fenêtres, pas même ces enfants qui prétendent que je suis une sorcière.

Le fleuve, je ne l'avais presque plus contemplé depuis août 1960. Il y eut bel et bien un temps où je venais y plonger la tête, chaque matin, pour confier mes rêves à l'eau. Mais après cet été-là je l'ai boudé, le fleuve, exigeant de lui qu'il recrache, parmi les varechs, les restes de ma personne, ma véritable personne, celle que très tôt dans la vie j'avais égarée.

J'aurais voulu lancer cette boîte en métal avec son message à l'horizon. Ne surtout pas retourner vers la maison pour le délivrer à sa destinataire. En ce matin d'octobre, j'aurais voulu déposer un pied dans l'eau.

Comme autrefois, mais pour la dernière fois. J'aurais voulu dériver vers le havre, bien avant le reflux, pour me fondre parmi les reflets du jour et le froid de l'eau. Son goût salin. Ma robe de chambre aurait flotté à la surface de ces choses qui n'existent déjà plus.

Et au moment où quelqu'un aurait lu cette lettre, j'aurais déjà nagé à travers le ressac, le plus loin possible du littoral, jusqu'à être aspirée par le chenal bleu du fleuve. Et j'aurais aimé que mon corps navigue à jamais sur l'estuaire, mon épave et mon tombeau. Et il ne resterait de moi, Simone Brown, qu'un thé noir infusé sur la table de ma cuisine et des noms à demi gravés sur les pierres du cimetière de mon village.

Comme un appel, le fleuve.

*

Mais, lentement, je remontai la rue vers ma maison avec cette boîte en main. On aurait dit que le monde n'en finissait plus de s'étirer. Comme si le vent n'était venu en ces pays que pour pousser toute chose le plus loin possible de moi, alors que mon souffle, lui, se faisait de plus en plus serré au creux de ma poitrine.

Tout me semblait plus loin qu'auparavant. C'est que je suis une femme qui ne court plus les rues, mais qui les marche. Et chaque jour qui passe me creuse une nouvelle ride au coin de l'œil.

*

Les hommes avaient fini de charger les boîtes dans le camion lorsque je revins. On me fit signe que c'était le moment de partir. Je leur demandai d'attendre encore deux minutes. Les minutes passèrent. Ma fille Manon ne vint pas. Et le bruit du moteur se fit entendre. Je déposai donc la clef sous le tapis de l'entrée, hésitai à y ajouter cette lettre pour ma fille, la glissai finalement dans la poche de ma robe de chambre.

Et c'est dans le silence d'un petit matin d'octobre anonyme, sans témoin aucun, sur le siège passager d'un camion de déménagement, que moi, Simone Brown, je quittai ma maison, mon jardin et tout ce qui avait constitué ma vie depuis près de soixante ans. Par le rétroviseur du camion, je regardai ma maison rapetisser dans le filtre de l'air matinal jusqu'à ce qu'elle devienne minuscule, invisible, perdue au beau milieu d'une ville neuve et étrangère. Comme si elle

ne conservait déjà plus l'odeur de ces années que j'y avais passées.

Ce matin-là, je déménageai donc dans une petite chambre au dernier étage d'une tour pour personnes âgées, le plus près possible du ciel.

*

Tout au long du chemin, les arbres pendaient au-dessus des rues comme des banderoles de fête, décochaient leurs feuilles multicolores, lentement, sans bruit aucun. Et de même, j'aurais souhaité me départir de toutes les années de mon corps, une à une, jusqu'à recommencer ma vie de zéro. Mais, de plus en plus minces et transparents, mes cheveux hantaient le dessus de ma tête comme un fantôme qui me suivrait partout où j'irais.

Autrefois, sous la semence de feu mon mari, sans plainte aucune, mon ventre avait libéré des petites marionnettes reliées à moi par un seul fil. On avait coupé ce fil. Mes enfants s'étaient levés pour marcher. Pour ne devenir que des atomes dans le ventre du monde. Et aujourd'hui, voilà qu'ils tombaient dans la démesure, refusaient de m'adresser la parole. Il ne restait de nous que des ruines.

La vérité, c'est que je n'avais pas été une mère très présente, préférant, l'été venu, m'isoler dans mon jardin pour y remuer la terre plutôt que de passer du temps avec mon mari et mes enfants. Si ces derniers venaient m'y rejoindre, je les chassais, les envoyais jouer plus loin. De sorte que les enfants grandirent, côtoyèrent leur mère comme une sorte d'étrangère inaccessible et froide.

La nuit tombée, je ne revenais vers la maison qu'à contrecœur, le regard triste comme au sortir d'un rêve. Et de même les hivers me furent plus tristes encore.

Un jour, Manon cessa de manger, devint maigre, très maigre, comme si chaque centimètre cube de son corps était un espace volé au monde à sa naissance et qu'elle employait toute sa vie à redonner au monde cet espace volé. Mon mari s'affligea et la soigna. Quant à moi, je me fâchai et accusai Manon de faire sa « crise », de chercher plus d'attention que les autres. Je l'ignorai davantage et l'enfermai même dans sa chambre tout un été pour l'empêcher d'aller se montrer au village et faire croire aux gens qu'on ne la nourrissait pas.

Je n'avais pas le don de la parole, j'ignorais comment communiquer sans me montrer sèche, blessante. Ma

voix avait quelque chose de sauvage, répondant davantage à une loi secrète de la nature, capable à la fois d'entretenir la conversation et de la tuer d'un seul coup comme on abattrait le tronc, malade, d'un arbre.

Mes enfants partirent tous s'installer à la ville, me boudèrent, ne gardèrent contact qu'avec leur père.

Les années passèrent. Mon mari perdit l'usage de ses jambes, parla de moins en moins. Cloué dans un fauteuil roulant, je le surnommais « l'homme à roulettes », le négligeais complètement.

Puis le vieil homme commença à dépérir de plus en plus. Et ce fut comme si j'avais compris. Je commençai à le traîner avec moi au jardin et à l'installer à mes côtés, menaçant chaque fois de le lâcher dans la petite côte. Tous deux nous riions à l'idée. Assis dans son fauteuil, le vieillard m'enveloppait d'un regard bienveillant, amoureux. De mon côté, je conservais un visage impassible et c'est justement quelque chose dans cette manière que j'avais d'être plus rigide qui me trahissait, dans cette frénésie exagérée que je mettais à jardiner pour ne pas regarder mon mari près de moi.

Puis, un jour, ce fut comme si le barrage céda, brisait le silence qui régnait entre nous depuis des années, et, tout en fixant mes fleurs devant moi, je parlai, d'abord lentement, comme si c'était aux fleurs elles-mêmes que je m'adressais. Je parlai du jardin, de mes rêves, des enfants, du temps qu'on ne voit jamais, de la crise de Manon, puis je me mis à parler très vite, de manière désordonnée, sans prendre mon souffle, comme une alarme sans fin.

Ma parole devint comme une machine à remonter le temps. Toutes mes phrases décrivaient la conférence du cercle, comme si, circulaires, elles tournaient toutes autour d'un même point central, à la fois attirées et repoussées par lui. Je frôlai ce point. *Été 1960*. Quelque chose s'ébranla dans ma voix. Je me tus. N'allai pas plus loin.

L'homme mourut quelques jours plus tard. Et je n'eus pour toute réaction qu'un rictus nerveux. Quelque chose changea également dans mon regard. Plus triste. Plus beau peut-être.

Mes fils revinrent pour les funérailles de leur père, puis disparurent complètement. J'insistai pour demeurer dans ma maison, en plein cœur de mon village natal. Je feignais que rien n'avait changé, mais

mon corps rapetissait comme un vêtement au sèche-linge. De même les rues autour de chez moi avaient changé elles aussi. Des immeubles de béton poussaient le long du boulevard. Des arbres s'abattaient. De moins en moins d'oiseaux dans mes mangeoires, de moins en moins de têtes blanches sur les bancs de l'église.

Et tous les gens que je connaissais passaient un à un par la section nécrologie du journal local. Je vieillissais.

Sans même que je m'en aperçoive, mon village était devenu une petite ville qui m'était étrangère. Et cette ville avait continué d'encercler mon village, de gonfler comme un pain, de grignoter du terrain année après année jusqu'à s'arrêter à la limite même de ma clôture. De sorte que, sur la rue principale, des maisons que j'avais connues, il ne restait que la mienne. Les Comeau, les Ouellet, les Robertson. Tous, ils avaient vendu leurs pauvres maisons qu'on avait le plus souvent détruites pour construire des boulevards ou des appartements.

J'employais tous mes jours à entretenir ce jardin qui, autrefois, m'avait valu mille compliments. Ce jardin qui, autrefois, avait passé des étés entiers à décliner

ses couleurs sans autre aspiration qu'une beauté simple, gratuite, mortelle. Avec ma maison de bois, il formait comme un carré épargné, oublié là au milieu des restaurants, des commerces et des parkings. Ignorant cette douleur croissante dans ma poitrine, je continuai de semer et d'arroser mes fleurs, de tailler mes lilas, d'arracher les mauvaises herbes en pensant faire plaisir à des voisins qui n'existaient plus. Et de même les voitures filaient, les gens sortaient des commerces en poussant des paniers sans guère s'occuper de moi.

Un jour, je m'écroulai au beau milieu du jardin, une main sur le cœur, l'autre tendue vers je ne sais quoi, comme si j'avais voulu, dans un dernier réflexe, un dernier mouvement, rattraper la fuite de mon mari, de mes enfants, de mes mots eux-mêmes, et m'y cramponner. L'hôpital téléphona à mes enfants. Personne ne vint. Puis on téléphona de nouveau en annonçant que mon état était critique. Ils vinrent. Je me remis.

À quatre-vingt-trois ans, j'avais vu des gens naître, d'autres disparaître. Si bien qu'on « craignait » maintenant que ce soit moi qui disparaisse. Jugée trop vieille pour habiter seule dans ma maison, ma fille Manon fit du chantage pour la racheter et s'y installer

avec ma petite-fille. Je fis une crise. Mon état s'aggrava. Je cédaï. Après avoir signé l'acte de vente chez le notaire, je pris la main de Manon et lui demandai : « Tu viendras ? Tu viendras, dis, me chercher là-bas pour m'amener dans le jardin ? » Mais ma fille ne répondit pas, lâcha ma main. Elle était déjà toute retournée à sa haine.

*

Devant la fenêtre de ma nouvelle chambre, à regarder les voitures filer sur le boulevard, les arbres flamboyants, les journées se rétrécir, je me demandais de quelle manière j'allais mourir. Je cherchais une mort discrète, anonyme, sans bruit aucun. J'aurais aimé mourir dans mon sommeil pour habiter enfin mes rêves. Je craignais plus que tout de perdre la raison.

Tout autour de moi, les vieux de l'hospice refoulaient de jour en jour, de sorte qu'ils devaient constamment réduire l'ourlet de leur pantalon comme si tous les centimètres cubes de leur corps leur sortaient par le nez, la nuit, quand ils expiraient dans leur sommeil. Peut-être aurait-il suffi qu'on les perce d'une aiguille pour faire sortir tout l'air de leur corps et on les aurait alors vus rapetisser jusqu'à disparaître d'un seul coup sous nos yeux.

Sans doute m'aurait-il fallu sortir de ma chambre, descendre au rez-de-chaussée, m'asseoir à cette table où nous aurions parlé de pluie, de digestion et de rabais dans les circulaires d'épiceries. Il me semblait que nous aurions pu tous nous taire et écouter les heures passer ou encore parler du fait que nous allions mourir, mais les autres vieux gaspillaient le peu de temps qu'il nous restait à débiter les choses les plus insignifiantes de la terre comme s'il fallait bien que quelqu'un en parle et qu'il n'y avait que nous d'assez désespérés pour s'en charger.

Ces vieux-là sont fous.

*

Les premiers jours passèrent sans que je sorte de ma chambre. Et bien que l'automne entier courût vers sa fin sans que personne ne m'eût vue, tout le monde parlait de moi. On disait qu'un jour l'automne était arrivé, les arbres flamboyants et puis la dernière feuille. On disait qu'on m'avait placée dans cette chambre comme une fleur qu'on aurait coupée de mon jardin, que j'aurais brillé les premiers jours, puis que les pétales seraient tombés un à un, que l'eau se serait brouillée, et que je serais finalement morte, là, comme ça, le dos plié sur ma chaise. On disait que j'aurais quand même continué de me lever le matin,

de faire mon lit, de compléter des mots croisés avec ma loupe, de rouler mes cheveux et de repasser mes plus beaux vêtements pour des visiteurs qui ne viendraient pas, puis d'attendre, attendre très longtemps, jusqu'à devenir sèche et grise comme la poussière et ne plus trop savoir ce que j'attendais. La jeune préposée pensait que c'était parce que cette femme-là ne savait pas encore qu'elle était morte, qu'on devait être toujours le dernier à constater sa propre mort.

Mais ce n'était pas vrai.

C'était une femme vivante que cette femme-là. Devant la mort qui rôdait dans ma chambre, volait au plafond, j'avais pris ma vie et l'avais réduite en une petite pastille que j'avalais, chaque matin, avec un verre d'eau pour la préserver au plus secret de moi-même, hors de portée du temps et de la mort. Ainsi, chez moi, la vie était devenue une chose minuscule, une sorte de murmure secret, une flamme d'allumette sur un gâteau d'anniversaire, qui résistait quelque part, là, en moi.

J'hibernais.

*

Chaque jour, devant mon miroir, je continuais de broser mes cheveux et de mettre du rouge sur mes joues. Mais ma peau ressemblait à l'écorce d'un arbre centenaire que des rivières de veines parcouraient. De plus en plus de rivières. De moins en moins d'écorce.

J'aurais voulu retarder la marche des jours sur mon visage.

En fait, comme beaucoup de femmes de mon âge, il y avait une chose que je n'avais jamais dite à personne. Autrefois, je m'étais promis de la confier à mes proches, mais j'avais toujours repoussé le moment. Si bien que je me retrouvais maintenant à la toute fin de ma vie, face à mon miroir, avec le même silence, plus lourd, plus triste peut-être.

Aussi avais-je de plus en plus l'impression de n'avoir été qu'un mensonge.

Le plus souvent, je demeurais de longues heures à fixer mon visage dans la glace, à la recherche d'une force quelconque qui serait entreposée là, dans mon simple reflet, dans cette part fictive de moi-même. Quand je sentais que c'était le moment, que j'étais prête, je prenais le combiné et je composais le numéro

de Manon. Mais, en entendant sa voix, ma main tremblait. Et ma voix semblait incapable de retrouver le chemin pour m'aventurer dans le combiné. Ma fille raccrochait en me reconnaissant. Un jour, elle ne répondit plus du tout et je n'eus pour réponse que le répondeur sur lequel je laissais des messages fébriles qui demeuraient sans suite. « Elle doit être au travail », me disais-je.

Mais mon jardin, lui, ne m'avait jamais trahie.

*

Il m'aurait suffi d'ouvrir la bouche, de parler à Manon de l'été 1960 pour qu'elle me pardonne. Mais pendant que je cherchais par quel chemin, par quelle formule je pourrais remonter jusqu'à elle pour lui délivrer mon message, l'été 1960 s'érodait dans ma tête. J'avais dressé tant de barrières entre le secret et moi. Un jardin immense dans lequel je m'étais réfugiée, hors de portée du temps et des fantômes, avec pour seule occupation d'entretenir la vie et d'évoluer hors de moi-même. Mais c'était comme si, à force d'y rester, je m'y étais perdue.

C'était une histoire d'un soir qui avait vu naître Manon, mais cette histoire avait, elle aussi, fini par

déteindre en moi. Elle s'était enfuie dans la tuyauterie, chaque soir, petit à petit, avec l'eau du bain. J'avais tout juste eu le temps de la noter qu'elle était déjà emportée par la débâcle avec mon mari, mon jardin, ma véritable personne. À présent, c'est une histoire faite de papier que cette histoire-là. Il me suffirait de décacheter l'enveloppe pour la réapprendre.

Mais cette histoire d'une rencontre avec le Minotaure ne m'appartenait plus.

*

C'est quelques jours avant la première neige, au début novembre, que le bourdon fit son entrée dans ma vie. J'arrachais les branches jaunies du géranium sur le balcon lorsqu'il s'annonça par son zigzag sonore. Je le vis rôder autour de la porte-fenêtre, volant, furetant, comme s'il cherchait une faille pour s'insérer dans ma chambre. Sans doute était-il à la recherche désespérée de chaleur pour prolonger sa vie. C'est pourquoi la bestiole filait, revenait, décrivait des cercles de plus en plus serrés dans l'air.

Lorsque j'entendis cette fusée tourner autour de ma tête, j'eus peur qu'elle vienne se coincer dans mes cheveux et qu'on soit obligé de me raser. Je tentai

donc de fuir du côté de la porte ouverte, mais des pas de vieille femme, même précipités, demeurent des pas de vieille femme. Ainsi le bourdon eut-il tout le temps nécessaire pour s'infiltrer dans ma chambre. Et lorsque je refermai la porte, il avait disparu. « Cette pièce est pourtant trop petite pour qu'il m'échappe », pensais-je. Mais j'eus beau fouiller le moindre recoin, l'insecte demeurait introuvable.

*

Ce n'est que la nuit venue que j'entendis le chant du bourdon mêlé à mon sommeil. Je le sentis même marcher sur mon visage, chercher un passage entre mes lèvres que je maintenais serrées. Je rêvais que le bourdon entraît dans ma bouche et que je l'avalais. L'insecte se promenait dans mon corps et creusait des trous dans mes organes pour y pondre ses œufs, engendrant ainsi d'autres bourdons qui me dévoreraient petit à petit.

Mes paupières tremblaient dans mon sommeil.

Au matin, en ouvrant les yeux, je constatai que le bourdon volait au plafond. Je tentai de le frapper avec un cahier de mots croisés, mais mes gestes étaient trop lents, trop faibles. « Je ne suis plus bonne

à rien », pensais-je. Je m'assis, occupée à regarder mes doigts qui semblaient faits de papier froissé, quand on cogna à la porte.

*

Ma petite-fille, Rosalie, se dressait dans l'embrasure, du rouge sur les lèvres, du mascara qui coulait de ses yeux, comme si c'était un plaisir de se peinturlurer le visage de toutes sortes de couleurs à neuf ans. Elle sembla hésiter quelques secondes. Mon visage devait avoir vieilli depuis la dernière fois, puis elle m'avoua s'être enfuie de chez sa mère et ne pas avoir su où aller. Je me dressais, stoïque comme une statue, dans le cadre de la porte. Elle hésita de nouveau, puis me demanda, en me tutoyant, si elle pouvait rester avec moi. Je cherchai ma voix et lui répondis d'entrer à condition qu'elle se lave le visage et qu'elle cesse de me dire « tu ». Quand j'ajoutai que c'était bien le dernier endroit où Manon voudrait qu'elle vienne se réfugier, elle me regarda avec un petit sourire malin.

Je n'avais pas parlé depuis plusieurs jours. Ma voix usée, essoufflée. Je sentais de plus en plus cette douleur, cet effort au creux de ma poitrine.

*

Les phrases, c'était comme si toute ma vie on devait me les arracher. Comme si elles venaient de très loin, remontant ma colonne vertébrale, lentement, dans une sorte de râle sonore. Je parlais comme un robinet qui n'aurait pas coulé depuis longtemps et qui leur ferait comprendre quelle bénédiction c'était que de pouvoir boire de mon eau. Les premières phrases étaient toujours sales. Une sorte de venin longtemps ruminé contre quelque chose, le plus souvent contre quelqu'un. Il leur fallait laisser cette eau-là couler sans rien dire. Puis, petit à petit, elle pâlisait, devenait eau limpide et chantante. C'était l'eau des rêves et des promesses, rarement réelles, trop souvent frivoles. Comme née d'une fièvre. Puis c'est comme si je me rendais compte que je m'étais laissée aller là où je ne voulais pas. Et le robinet se fermait d'un coup sec sous leurs yeux.

*

Dès qu'elle pénétra dans la chambre, Rosalie monta sur une chaise, chercha à enfermer le bourdon à l'intérieur d'un pot Masson. Mais si j'étais trop lente, l'enfant était quant à elle trop petite : ses bras n'atteignirent pas le plafond. L'insecte se sauva. Et

la jeune fille le poursuivit en traînant la chaise. La chambre formait pour elle un monde magique dans lequel le bourdon était tour à tour dragon, vaisseau spatial, phénix et fée. La créature tournait autour de Rosalie qui agitait les bras de tous les côtés en riant. Et de même je tournai autour de la chaise sur laquelle était montée ma petite-fille, m'interposai entre l'insecte et elle, tirai l'enfant de son jeu pour la ramener dans la réalité de la chambre, disant craindre qu'elle ne touche au bourdon avec ses mains et ne se fasse piquer, craignant en réalité que sa mère lui interdise de revenir.

Puis le bourdon alla se déposer contre la moustiquaire et je fermai la porte-fenêtre. L'enfant voulut aller attraper la bestiole dans son piège, mais je lui dis qu'elle finirait bien par mourir, là, prisonnière entre les deux portes.

Quelque chose d'horrible monta dans le regard de ma petite-fille. Elle aurait voulu rapporter le bourdon chez elle, dans ce pot, et le mettre sur le rebord de sa fenêtre afin de le sauver de sa grand-mère qui se dressait devant elle, immense, comme une sorcière.

Je me dirigeai vers la cuisine, ne sachant pas trop quoi dire pour lui expliquer la mort, trop essoufflée

pour proférer le moindre mot. Je lui versai un verre de boisson gazeuse pour lui changer les idées. Mais elle le bouda, resta assise sur le rebord du lit à observer le bourdon entre les portes.

Après un temps, elle soupira et déclara que sa mère était « méchante » avec elle. Manon travaillait toujours et prétendait que Rosalie la dérangeait. Elle lui criait dessus et l'envoyait dans sa chambre. L'enfant continua de me faire le récit de ses solitudes. Et c'était comme si ses paroles venaient se cogner contre ma joue. Je détournai mon regard vers le bourdon entre les portes, espérant qu'il me souffle à l'oreille les mots qu'il fallait, ceux que je ne maîtrisais pas, comme si la réponse pouvait émaner de lui. Un moment passa et, lentement, toujours en regardant l'insecte comme si cela se jouait entre lui et moi, je dis à ma petite-fille de ne pas s'en faire, que les choses passeraient comme elles passent toujours. Mais je connaissais sa mère : elle était comme moi.

*

Les femmes de ma lignée s'assèchent après l'enfance, quand elles découvrent qu'il ne leur reste plus à vivre que la répétition d'elles-mêmes.

Je regardai la petite Rosalie assise sur le lit. Celle-là aussi s'éteindra vers la vingtaine.

Nous vivons pourtant. Même mal, nous vivons. Quelque chose se dépense en nous. Et puis un jour, un jour comme tous les autres pourtant, nos yeux se tournent vers l'intérieur de nous-mêmes, vers notre propre sécheresse, ne pointent plus que le vide qui s'y trouve comme s'ils regardaient quelque chose qui a cessé d'exister depuis longtemps et dont eux seuls posséderaient encore la trace et qu'ils la piste-raient dans l'espoir que la chose entière renaisse du seul souvenir niché au fond de leur prunelle.

Et c'est de cette manière que notre regard règne sur le monde extérieur de manière insensible.

Depuis quelques jours, pourtant, une ondulation remontait parfois à la surface de mes yeux. *Été 1960.* Comme le ricochet des cailloux qui viendrait troubler une eau calme et grise avant l'hiver, et l'oubli. Quelques petites secondes de doute où l'on a l'impression que tout pourrait chavirer, comme si l'écran qui me sépare du monde cherchait à se briser en mille éclats tranchants, moi qui n'ai jamais pu pleurer depuis cet été-là. J'ai cru que ce n'étaient que de pauvres ondulations, aussitôt faites, aussitôt effacées. Mais chaque jour elles reviennent. Toujours plus nombreuses.

*

Je m'assis à côté de Rosalie sur le rebord de mon lit.

Je regardai la photo de ma petite-fille posée sur le téléviseur. À peine un an que je l'avais vue et, déjà, elle n'était plus la même. Sa tête poussait pour dépasser la mienne. Elle continuerait de grandir alors que je me ferais de plus en plus petite, minuscule.

Au bout d'un moment, l'enfant se tourna vers moi, me demanda en bredouillant si je savais pourquoi les bourdons piquent. Je me tournai vers la porte vitrée : « C'est vrai. Pourquoi les bourdons ne nous font-ils que du mal... »

Rosalie répliqua sur un ton très sérieux, scientifique presque, que le bourdon est un insecte utile parce qu'il permet aux fleurs de se reproduire. Mais je fis comme si je n'avais pas entendu. Mon idée sur les bourdons était faite depuis longtemps : je détestais tout ce qui pouvait piquer.

Je lui demandai des nouvelles du jardin, si la clôture avait été repeinte, si mon érable portait toujours ses feuilles rouges. Rosalie déclara qu'il n'était plus là. « Quoi? lui dis-je, l'érable? Il est mort? »

C'est de cette façon que j'appris qu'on avait rasé mon jardin, que Manon – sans doute par vengeance – avait vendu mon terrain pour agrandir le parking du centre commercial, qu'il ne restait aucune fleur, aucun arbre, aucune trace de ce village où, un jour, j'étais née. Je n'écoutais plus ce que Rosalie me disait. Un nœud s'était formé quelque part en moi. La vie de mon jardin recouverte d'asphalte. Mes enfants qui refusaient de m'adresser la parole. Que restait-il de moi en ce monde ?

Je restai immobile, cherchai à tout prix à paraître indifférente devant ma petite-fille. Mais l'enfant avait compris en voyant mon regard absent toute la peine qui s'y cachait. Elle avait su, dès que mon regard s'était vidé, que la vieille femme ne connaissait pas le sort de sa maison. Elle comprenait seulement maintenant pourquoi je parlais encore de mon jardin. Et elle éprouvait un regret immense à l'idée de m'avoir enlevé mon illusion. Sa grand-mère lui paraissait si petite, si vieille. Plus fragile encore que ce bourdon qui se débattait entre les deux portes. Je voyais aussi que la fillette savait, qu'elle en éprouvait du chagrin. « Rosalie n'est pas comme les autres, pensais-je, c'est une enfant silencieuse, secrète. » Elle me donnait l'impression d'être une enfant qui savait, comme si quelque chose de très ancien était

caché à l'intérieur de cette enfant-là, quelque chose qui chercherait à remonter dans l'éclat de ses yeux, à la surface même du monde.

Au moment où ma respiration devenait de plus en plus trouble et sonore, la petite déclara qu'elle devait y aller, que sa mère devait s'inquiéter et qu'elle l'avait assez « punie ».

Alors que l'enfant s'apprêtait à sortir, j'eus cette idée : ce qui me restait en mémoire de mon secret, je le confierais à ma petite-fille. N'était-elle pas la seule en qui je pouvais avoir confiance ? Je pris la lettre en lui annonçant que j'avais quelque chose à lui dire...

L'enfant s'arrêta sur le seuil de la porte, les yeux ronds comme ceux des chats.

En la voyant, j'eus cette pensée que tout se renouvelait en ce monde, que si je lui soufflais ce qu'il me restait de ce secret à l'oreille, loin de l'annuler, il grandirait avec l'enfant, l'emporterait elle aussi. Je pris la lettre dans la boîte, écrivis le nom de Manon sur l'enveloppe et la glissai dans le sac de l'enfant.

Et je la regardai partir en me demandant si je la reverrais.

*

Après le départ de la petite, je sentis une fatigue grandir en moi. Pour la première fois de ma vie, je constatai combien j'étais vieille, combien le monde partout autour de moi avait changé alors que j'étais restée la même.

Je décidai d'approcher ma chaise de la fenêtre pour veiller le bourdon, observer la mort s'étendre sur lui, petit à petit, jusqu'à la fin totale, définitive. On aurait dit que le bourdon aimait ça, prenait plaisir à frôler la mort, s'en soulait, qu'il ne croyait pas la mort possible.

On aurait même dit qu'il fonçait vers moi à travers la vitre, qu'il voulait par-dessus tout être avalé par moi.

« La faim et le froid en viendront à bout », pensais-je.

La lumière baissait dans le ciel.

Depuis mon arrivée au centre, je passais mes journées à regarder par la porte-fenêtre. La lumière : comment se faisait-il que je ne l'avais jamais remarquée auparavant ? Le carré de lumière sur le tapis de ma chambre, toujours plus mince au fur et à mesure que la journée avançait.

Puis le ciel, roux, comme un tison.

Ce bourdon me faisait peur, il grondait, il fonçait sur la vitre comme un petit orage. Il cherchait à vivre, mais cette vitre qui lui renvoyait l'image du monde le coupait par le fait même du monde.

Cette vitre, ce bourdon entre le monde et moi.

La lumière baissait dans le ciel. La nuit s'abattait sur la grande porte vitrée. Lentement, la nuit s'abattait. Dans le noir de ma chambre, deux petites lueurs brillaient encore : celles de mes yeux. Il me semblait que le ciel s'étirait, que la lumière du ciel était aspirée au cœur de chaque chose, de mon propre regard, y emportant la mort de l'insecte avec elle.

La nuit s'avavançait sur le bourdon.

Je regardais.

Le bleu de mes yeux de plus en plus pâle, pouvant à tout moment basculer vers le gris. Il n'en restait aucune couleur, mon regard était redevenu pratiquement aussi neuf que celui des aveugles. Et d'anciennes lumières y remontaient encore, des lueurs anciennes venues de nulle part.

Puis tout changea dans la chambre. Je sentis que la peur se retournait, attrapait le bourdon. Le bourdon paniqua. Se détourna de la porte. Fonça comme un fou sur la moustiquaire, comme s'il cherchait à fuir la chambre. Quelque chose venait de se produire. L'idée de la mort venait d'apparaître.

Je regardai la peur du bourdon entre les portes.

Je me demandais pourquoi la vie s'acharnait ainsi, contre quelle force invisible elle se battait. Je me demandais aussi par où la mort viendrait chercher le bourdon. Non. Je ne me demandais pas. Je savais que ça viendrait de l'intérieur. Ce qui m'effrayait le plus, c'était que ce bourdon ait eu conscience que la mort existait, qu'il s'affolait soudainement comme s'il venait de la voir apparaître de l'autre côté de la vitre, dans cette chambre où je me trouvais. La mort était peut-être debout derrière moi. Il me suffirait de me retourner pour la voir. Il me suffirait d'allumer la lampe à côté de moi pour voir son ombre progresser sur le plancher.

Le bourdon se calma. D'un coup, il se calma. Sans doute la mort avait-elle continué son chemin. J'allumai la lampe sur la table. Le bourdon se réveilla, fonça vers la lampe, frappa la vitre. Le bourdonnement

s'éleva, remplit la chambre, occupa l'espace. Tout ça à cause de cette lumière sur la table. J'éteignis.

Noir. De nouveau le silence.

Mes yeux étaient fermés à présent. Je tentai de recréer le jardin dans ma tête, de le reconstruire dans ses détails, mais toutes les images qui remontaient étaient floues, déformées, à jamais perdues. Comme si elles s'étaient enfuies elles aussi à mon insu, chaque soir, petit à petit, avec l'eau du bain.

Je cherchai donc encore à écouter le bourdon, à recréer son image.

Occupée par cette pensée, les mains posées sur les genoux, ma tête tangua, tangua. Je somnolai. Mon ventre montait et descendait avec lenteur. Dans la petite chambre, on pouvait entendre le bruit de ma respiration comme si je soufflais dans une flûte dont le son semblait à tout moment vouloir s'éteindre définitivement.

*

J'ouvris les yeux, cherchai quelque chose autour de moi, quelque chose qui serait là, dans la chambre,

puis la chose elle-même se retira d'un coup de mon regard.

Par la porte-fenêtre, les premières lueurs du jour apparaissaient.

Le bourdon : le voilà qui avait du mal à voler, s'élançait en l'air, s'appuyait contre la moustiquaire, retombait de fatigue. Ce bourdon qui me paraissait si gros, si menaçant la veille, me semblait maintenant petit et ridicule.

Dehors, les arbres se dressaient nus, givrés de blanc. Les nuages se gonflaient. Le paysage était figé dans l'attente de la première neige de novembre.

Ce bourdon-là n'aurait survécu que quelques heures, que quelques jours tout au plus.

Il me sembla tout de même qu'il hurlait à travers la vitre. Mais ce n'était plus un cri de rage, seulement de désespoir. Il me sembla même que cela venait de mon propre ventre. J'avais l'impression qu'il y avait maintenant deux bourdons. Celui que j'avais avalé dans mon rêve parcourait mes veines, frappait dans mon ventre, creusait des tunnels dans ma tête comme s'il cherchait une issue pour retrouver l'autre bourdon, le vrai bourdon, et s'unir à lui.

Le bourdon grondait, même faible, il grondait. Il mettait tous ses efforts pour remonter le long de la moustiquaire, retombait, recommençait. Et ainsi luttait la vie en ce matin de novembre.

« Ce bourdon-là est fou », pensais-je.

« À quoi sert la vie d'un bourdon? me demandais-je. Elle est si courte qu'il pourrait mourir maintenant et ça ne ferait aucune différence. » Puis je poussai ma réflexion plus loin et me demandai : « À quoi sert ma vie, elle pourrait aussi se terminer maintenant et ça ne ferait pas plus de différence que pour ce bourdon. »

Je ne connaissais du monde que le village où j'étais née. Et je ne connaissais de la mort que ce qu'on avait bien voulu m'en dire autrefois.

Le bruit du téléphone vint troubler le silence du matin. Je ne me levai pas de ma chaise, laissai le répondeur s'activer. Il y eut d'abord un silence, puis comme une hésitation. Et enfin la voix de Manon, la voix de ma fille, se fit entendre. Il me semblait y capter quelque chose de lointain. Elle hasarda un « maman », puis un « j'aimerais qu'on se parle, j'aimerais beaucoup que tu m'appelles » qui semblait maladroit, fragile.

Et de nouveau le silence.

Deux larmes troublèrent ma vue. Dans la petite grisaille du matin, la première neige de novembre menaçait d'éclater d'une minute à l'autre. Je me penchai vers le bourdon, posai une main contre la vitre : « Qu'est-ce qui te pousse à vouloir prolonger ta vie? »

Je me demandais où allaient les bourdons, si les bourdons survivaient à leur propre corps. Je m'arrêtai. La vie d'un insecte était bien peu de chose. D'autres larmes affluèrent à mes yeux :

« Oh, toi aussi tu vas mourir... »

C'est alors que j'ouvris légèrement la porte vitrée, puis la moustiquaire.

Et le bourdon s'envola.

Alex Noël, vingt-six ans, Québec-Canada.

Après une maîtrise en études littéraires à l'université McGill, il a commencé cet automne une thèse sur le roman québécois. Après avoir enseigné la littérature à l'université Jawaharlal-Nehru de New Delhi en 2013,

il donne des cours au CÉGEP de Thetford Mines depuis l'hiver 2015.

Il se consacre actuellement à l'écriture d'un roman qui revisite le mythe de Noé. Il a écrit jusqu'ici dans l'illusion, sans grande confrontation avec le regard d'autrui. Avoir soumis un texte au concours du prix du Jeune Écrivain a été un véritable défi pour lui.

Ses auteurs de prédilection sont Marcel Proust, Virginia Woolf, Milan Kundera, Bohumil Hrabal, Anton Tchekhov, Alain-Fournier, Marguerite Duras, Gabriel García Márquez, Réjean Ducharme, Aimé Césaire, Stendhal, Fiodor Dostoïevski, Franz Kafka, Anne Hébert, Michel Tournier, Boris Pasternak, Pascal Quignard, entre autres.

Outre la lecture et l'écriture, il se passionne pour le jardinage, l'agriculture, l'urbanisme, l'*Andante con moto* de Schubert, la philosophie, les vieilles maisons, la mythologie, les petits pays, la culture amérindienne, le yoga, le kayak, la photographie, l'architecture et les choses surannées. Il s'intéresse au nomadisme, a exploré une vingtaine de pays, a toujours aimé les départs et les *road trips* : prendre la voiture, partir sans trop savoir où on aboutira.

PUNK À CHIEN

Guillaume Dufour

C'est samedi, et Bâtard n'est pas content. C'est le jour où je lui fais les puces. Il sait, parce que les chiens ont une horloge dans la tête, qui mesure la fréquence entre deux repas, deux nuits, deux femelles. Et aussi entre deux séances de puces. Mais il me suit et me regarde avec ses yeux humides et sa langue qui traîne. « C'est comme moi, Bâtard, je lui dis. Moi aussi, le week-end je me lave. On est mieux après. » Il aboie. J'arrête de lui parler : ça le fait espérer. J'entre sur le chantier de démolition en me glissant entre deux grilles. Bâtard passe par-dessous. De l'immeuble, il ne reste qu'un mur qui a gardé la trace des escaliers et des gazinières, comme des négatifs. Devant, des touffes de végétation grossissent. Les tiges sont grises, épuisées de fouiller les gravats pour trouver à boire et à manger. Je jette mes affaires sur une dalle et me mets torse nu. L'air est encore frais et me fait serrer les abdos, mais le soleil

fait des apparitions chaudes. Un bon soleil de printemps. J'aime bien venir ici. C'est lumineux et je suis tranquille. Bâtard tourne, sniffe la façade en ruine, pisse dessus. Il essaye de se faire oublier. Ou de se calmer, peut-être. Je sors la brosse, le peigne et étale le drap blanc. « Viens Bâtard, viens ! » Il court jusqu'à moi. « Putain, Bâtard, t'es un putain de débile ! On te donne un ordre et tu obéis... » Il me regarde. Je l'embrasse sur la truffe. Il bat de la queue. Je le brosse d'abord à rebrousse-poil pour lui enlever les peaux mortes, puis dans l'autre sens. C'est le véto qui m'a dit de faire ça. Au niveau de son cul, la poussière vole par paquets. Ça fait comme une auréole avec le soleil. Je pense : « Saint-Cul de Bâtard, priez pour nous. » Je ne lui dis pas, parce que je trouve ça con. Je le fais monter sur le drap. C'est ce que j'ai trouvé de mieux pour lui chercher les puces. Quand vous en attrapez une, il vaut mieux être sur une surface blanche si vous voulez pas qu'elle re-saute sur votre chien. Elles sentent la chaleur comme des infrarouges. Et moi je veux pas recommencer le taf. Par respect pour mon chien, d'abord, parce qu'il n'aime pas ça. Et par respect pour moi, parce que je n'ai pas que ça à foutre non plus. Je décrasse le peigne à puces entre mes doigts. En fait, c'est un peigne à poux. Je l'avais acheté pour moi. Mais si ça sert pour nous deux, c'est encore mieux. Je démarre

par le cou. Elles aiment s'y mettre. C'est chaud et touffu. Je passe le peigne du menton jusqu'au bas des pattes. Rien. « Bâtard, tu t'es pas fait parasiter cette fois? » Et puis, juste pour me contredire je chope une grosse puce noire comme un cuir verni. « La salope! » Son ventre est coincé entre deux dents du peigne, elle agite les pattes dans le vide. Je la prends entre mes ongles de pouce et je la fais éclater. Ça ne fait pas de bruit, mais tu sens quand ça pète. Un claquement sec qui te parcourt le corps. Je m'essuie sur le drap. J'aligne toujours les corps sans vie, pour comparer les tailles. « C'était la maman celle-là, Bâtard. Fais-moi confiance, elle ne va plus te gratter. Mais maintenant faut qu'on trouve les petits. » Bâtard couine. Il aime pas quand je tombe sur un nœud, et que ça lui tire sur la peau. À la fin de la séance, j'en ai éclaté sept, dont deux super fat. Un bon score. « Bon chien Bâtard. C'est fini, tu peux aller jouer. » Il saute dans les herbes, fait voler le pollen et gratte les tas de gravats pour chier. J'en profite pour pisser dans un coin. « On est bien là, hein Bâtard? »

Jack-Daniel creuse comme s'il flairait une taupe. Faut croire qu'il est con, parce que ça doit faire des siècles qu'une taupe a pas créché dans ce parc. Mais

ça l'amuse. Je l'aime bien, Jack-Daniel, c'est un bon chien. Il a bon fond. Mais l'autre pute, sa maîtresse, je peux pas la saquer. Je fais signe à JF pour qu'il vienne me voir. Il dit un truc aux autres, et il se lève. Je l'emmène vers la fontaine. D'une main, JF se gratte le cul. De l'autre, il finit sa bière et écrase sa canette pour la lancer dans la poubelle. Il en ressort deux autres de ses poches et m'en tend une. Je tire sur mon piercing au nez. Je suis nerveux. Mais le groupe a l'air de continuer à discuter, sans s'occuper de moi.

– Elle va rester là ce soir ? je demande.

– Qui ça ?

– Elle. Marjo. Elle reste là ce soir ?

– Ouais. Pourquoi ?

– Tu devais garder mon chien.

– J'ai pas oublié. Je te le garde ton chien.

– Pas si y a Marjo. Je veux pas que Bâtard se fasse tabasser.

– Arrête avec tes conneries sur Marjo. Elle les élève à la dure ses chiens, mais elle les élève bien. On en a déjà parlé.

– Ouais, on en a déjà parlé. Et je lui confie pas mes chiens. Un point c'est tout.

– C'est à moi que tu les confies, pas à elle.

– Ouais ? Et quand t'auras cinq grammes dans le foie et un gramme dans les veines ? Tu crois que tu

vas faire la différence si elle met ses coups de latte à Jack-Daniel ou à Bâtard?

– De toute façon t’as pas le choix. C’est ça ou tu vas pas à ton concert.

– Je laisse pas Bâtard là. Il va venir avec moi au concert. C’était pour lui que je voulais pas l’emmener. Il aime pas la musique. Mais il préfère ça que de se faire latter.

– T’es con ou t’es con? Depuis quand les chiens sont acceptés dans les concerts?

– C’est pas une salle de concert. C’est un squat.

JF se balance deux trois gorgées de bière dans le bide. Il me regarde comme si j’étais le dernier des Mohicans.

– Vas-y, tu verras bien. Je connais pas l’endroit. Mais je suis sûr que ça pue la petite bourgeoise. Quand elles vont voir ton chien, elles vont se pisser dessus. En tout cas, je vais pas virer Marjo pour toi. Surtout qu’elle va peut-être me branler. Elle a branlé Eddy l’autre jour.

Et JF retourne s’asseoir avec les autres. Merde. Je cherche Bâtard des yeux. Il est en train de renifler le cul de Nicki, sous les arbres. Je l’appelle : « Bâtard, viens mon chien. Bâtard, viens ! » Il court vers moi, me saute dessus. Je lui ébouriffe la tête. Quelques poils restent collés sur mes doigts moites.

J'ai serré les sangles de mon sac au maximum pour qu'il saute pas trop quand je cours. Surtout que c'est bien rangé dedans. Quand on n'a rien, on prend soin de ce qu'on a. Pour Bâtard : une gamelle, ses croquettes, sa brosse, son peigne et sa pince à tiques. Pour moi : un duvet, une couverture, un drap, une paire de chaussettes, un caleçon (petit luxe perso), un couteau et une brosse à dents. Le reste, c'est au jour le jour. Parce que, si tu commences à t'encombrer, t'as pas fini de t'emmerder. Mais y a encore trop pour courir. L'idéal ce serait de rien avoir. La liberté absolue. Ceux qui ont pas de chien, ils y sont presque. C'est le couteau dans la poche, et c'est tout. Leurs couvertures, ils les planquent l'été. L'hiver, ils campent sur place. Moi j'aime bien avoir mes petites affaires, quand même. Mais j'aime pas les entendre valdinguer dans mon dos. Surtout les croquettes, c'est chiant. J'ai l'impression d'être un paquet de corn flakes. Je fais des petites foulées, pour pas me fatiguer trop. « C'est ta faute. Sans toi, j'aurais pris les transports en commun. Hein, Bâtard ? » Il me regarde avec reconnaissance. « Mais c'est bien, mon Bâtard. C'est mieux que de prendre le métro. T'as raison d'être un chien. On n'est pas des vers de terre. » La sueur coule sous mes aisselles, colle à mon dos. Bâtard aime quand je cours, mais il va plus vite que moi. Alors il fait des allers et retours.

Il a les oreilles qui battent comme des vieux chiffons. Et toujours la langue qui pend. Sans m'arrêter, je sors une bière de ma poche intérieure, et commence à la décapsuler. Un paquet de mousse blanche siffle en sortant. J'aspire avant d'ouvrir complètement. La ville défile autour de moi. Il fait déjà nuit. Le printemps n'est pas bien avancé, mais il fait bon comme au mois de mai. Les petits Parisiens sont en terrasse. Rouge à lèvres, jupe serrée pour les filles. Veste cintrée pour les mecs. Putain, j'envie pas leurs vies ! JF, je sais qu'il en a rien à foutre du regard des autres. Mais moi j'aime pas quand les bourges parlent comme si je les entendais pas. Comme si j'étais trop bourré pour comprendre. Alors j'essaye d'éviter les grands axes. Je préfère les rues étroites, les chaussées défoncées. C'est pas toujours possible. Les petites rues sont bien pour se perdre, pas pour couper au plus court.

Je fais signe à Bâtard de s'arrêter. Je suis plié en deux. Putain, ça faisait longtemps que j'avais pas couru comme ça. Le Dead Cat est juste au bout. J'y suis plus allé depuis quinze ans. Les concerts, je sais plus ce que c'est. Avant, j'aimais bien. On se défonçait, et on allait devant la scène pour se faire des gros pogos. J'avais un pote, une armoire à glace, qui me

faisait voler quand il me rentrait dedans. On jouait à se mettre des pépites dans le bras. Sur le coup, je sentais pas la douleur. Le lendemain, je me réveillais avec des bleus partout. Mais pourquoi se priver ? On était encore des gamins. On allait partout : à la Tannerie, au Beggars, au Dead Cat. Tant qu'il y avait du gros son, du punk ou du rock bien crade, on y allait. Le prix d'entrée, on s'en balançait. C'était le fric de mon pote (de son père, donc). Maintenant je peux plus me le permettre, j'ai à peine de quoi me nourrir. Là c'est spécial : j'ai mis cinq balles de côté pour les Leadflesh. Je suis amoureux de ce groupe depuis qu'un pote me l'a fait découvrir. En ce moment, j'écoute leur son qui tape pour me sortir du duvet. Ça m'arrache la tête mais putain c'est bon. D'habitude je sais jamais les groupes qui tournent. Je suis tombé par hasard sur une affiche du Dead Cat avec la gueule du chanteur en gros plan. Si ça se trouve, ils vont jamais repasser dans le coin. C'était l'occase ou jamais. Il fallait que j'y aille, c'était obligé. Je crois pas au destin, à toutes ces conneries. Mais des fois y a des signes, et je pense qu'il faut se fier aux signes. Cinq balles, ça me fait reuch. J'ai économisé sur les injections des dernières semaines. Pas facile. Bâtard m'a aidé. Les cinq euros sont dans ma poche intérieure : tout en pièces de vingt centimes. Je les sens quand je pose la main sur

mon manteau. Elles sont tièdes d'être restées contre moi. J'aime pas quand l'argent est chaud, ça me fait bizarre. L'argent, c'est quand même la plus grosse merde inventée par l'espèce humaine. Y a que la vie qui devrait être chaude, pas l'argent. Mais moi je vais les transformer en musique, mes pièces jaunes. En émotions qui déchirent. Et ça c'est une putain d'alchimie. D'un côté tu fais rentrer de la merde. De l'autre, tu ressorts une grosse barre de liberté.

Avant, le Dead Cat, c'était un atelier de mécanique. Ça fait longtemps qu'y a plus d'ouvrier nulle part. Le quartier est à l'abandon. Il faudrait tout raser et tout reconstruire. Sauf qu'avec le RER qui passe juste au-dessus les politiciens sont pas pressés de faire des travaux. L'avantage, c'est que les keufs viennent pas faire chier pour le bruit. Ils traînent de temps en temps voir si y a pas trop de trafic, mais ils sont pas regardants. Tant qu'y a pas de morts, ça va. C'était comme ça à mon époque, et visiblement ça a pas changé. Le Dead Cat tient bon. Sous leurs croûtes de colle et d'affiches, les murs sont toujours jaune pisse : la couleur des vieux bétons. Une dizaine de mecs et quelques meufs fument et picolent, assis sur le trottoir ou appuyés contre leurs caisses. Je prends Bâtard par le collier et je pousse la porte. Dans le

sas, une bourge tient la caisse : coiffure chiadée, lunettes de marque. Elle zyeute Bâtard et elle me dit que les chiens ne sont pas acceptés. « Je devais le faire garder, mais mon pote m'a lâché. C'est un chien hypersociable, y a pas de problème. Il a l'habitude des concerts. » Elle est gênée. Elle se tourne vers sa copine qui s'occupe de tamponner les poignets, mais celle-là a l'air encore plus con. Du coup, la bourge me demande si je peux pas attacher Bâtard. Putain, ça me fait toujours rire. Je lui balance : « C'est un chien, c'est pas un scooter. Un chien, tu l'attaches trop longtemps et il bouffe sa laisse. » Je pense : prends ça dans ta gueule ! Elle s'excuse. Elle dit qu'elle va voir avec un organisateur. Je la retiens en sortant ma monnaie de ma poche. Je fais cinq tas près de la caisse : « J'ai le compte. Pile cinq euros. Je peux même rajouter pour le chien s'il faut. » Je tripote mon piercing. Elle dit qu'elle peut pas prendre la décision, qu'il faut qu'elle voie avec l'organisateur. Elle se lève et rentre dans la salle. La conne me sert un sourire de faux-cul pour me faire attendre. Deux minutes plus tard, c'est pas un organisateur qu'elle m'amène, c'est un Viking : une barbe sèche, une grosse tresse, des bras comme des troncs. Il me parle en mode posé. Et un type comme ça, quand il est planté sur ses deux pieds, c'est mort pour le bouger.